

tère cérémoniel du finale du premier acte est ainsi parfaitement mis en valeur.

On peut évidemment imaginer des *Pêcheurs de perles* plus colorés, plus animés aussi. Mais le spectacle de Yoshi Oïda, cosigné avec Daniela Kurz pour la mise en scène et la chorégraphie, n'appelle aucune vraie réserve, à l'exception de la présence par trop envahissante de danseurs glissant de manière répétitive à l'arrière-plan, le long d'un panneau incurvé en forme de vague, ou mimant des combats à mains nues.

À la tête d'un Orchestre Philharmonique de Radio France en bonne forme, Leo Hussain dirige de manière ample et lyrique, voire «wagnérienne», avec des *tempi* souvent très lents, qui ne vont pas sans poser quelques problèmes au ténor et au baryton. Mettant l'accent sur les cuivres et les percussions, chaque fois qu'il le peut, le chef britannique souligne tout ce que la partition doit à l'héritage du «grand opéra», notamment dans le finale du II, où les échos de *Robert le Diable* et des *Huguenots* ressortent avec évidence. La conception se défend, mais peut-être pas Salle Favart, où les orchestres ont toujours tendance à sonner trop fort. Ces *Pêcheurs de perles* ne font pas exception et le chœur Accentus, vocalement impeccable, a du mal à rendre intelligibles les paroles.

Yoshi Oïda fait de Zurga le personnage principal, un défi qu'André Heyboer relève avec aplomb. La voix est saine, ferme et sonore, la diction soignée, et on lui pardonne aisément quelques traces de fatigue

au III. Nicolas Testé, Nourabad juvénile et puissant, est également à sa place, ce qui n'est pas exactement le cas de Dmitry Korchak. Le jeune ténor russe est certes un fin musicien et un technicien aguerris, mais son émission arrogante et son aigu péremptoire, qui font merveille dans les opéras de Rossini, le desservent ici. Le chant manque de moelleux dans le duo avec Zurga, le *piano* tend vers le *mezzo forte* dans la «Romance» et la tentation de passer en force dans l'aigu se fait parfois trop pressante. Surtout, le charme fait cruellement défaut dans le sublime duo d'amour avec Leïla, au deuxième acte.

C'est d'autant plus gênant que sa partenaire est, de bout en bout, éblouissante. Dès l'invocation «*Ô Dieu Brahma !*», on succombe à l'irrésistible mélange de sensualité dans le timbre et de pureté instrumentale dans la conduite de la ligne, qui caractérise l'art vocal de Sonya Yoncheva. Aigus tenus sur le souffle, demi-teintes envoûtantes, merveilleux effets de clair-obscur dans la nuance *piano/pianissimo*, soin apporté à la prononciation, émotion... on ne sait qu'admirer le plus dans cette incarnation à marquer d'une pierre blanche !

Depuis sa victoire au Concours «Operalia» en 2010, la soprano bulgare n'a cessé de nous impressionner, en particulier dans Haendel et Monteverdi. Bizet lui convient tout aussi bien et, plus que jamais, on a la sensation qu'à 30 ans à peine, un avenir radieux s'ouvre devant elle.

Richard Martet

**LÉGER, ÉLÉGANTE,
LE DISPOSITIF EST
ÉGALEMENT EFFICACE.**

L'AMOUR DES TROIS ORANGES

Prokofiev

- Alain Vernhes (*Le Roi de Trèfle*)
- Charles Workman (*Le Prince*)
- Patricia Fernandez (*La Princesse Clarice*)
- Nicolas Cavallier (*Léandre*)
- Éric Huchet (*Trouffaldino*)
- Igor Gnidiū (*Pantalon*)
- Vincent Le Texier (*Tchélio*)
- Marie-Ange Todorovitch (*Fata Morgana*)
- Alix Le Saux (*Linette*)
- Alisa Kólosova (*Nicolette*)
- Amel Brahim-Djelloul (*Ninette*)
- Hans-Peter Scheidegger (*La Cuisinière*)
- Antoine Garcin (*Farfarello*)
- Lucia Cirillo (*Sméraldine*)

- Alain Altinoglu (dm)
- Gilbert Deflo (ms)
- William Orlandi (dc)
- Joël Hourbeigt (l)

Opéra Bastille, 26 juin

**CETTE PRODUCTION A
FINI PARTROUVER SES
MARQUES.**

Montrée une première fois à l'Opéra National de Paris, en 2005 (voir *O. M. n° 3 p. 59 de janvier 2006*), redonnée à l'automne 2006 (voir *n° 14 p. 55 de janvier 2007*), cette production a fini par trouver ses marques, même si on garde l'impression que Gilbert Deflo doit quelquefois meubler la vaste salle de Bastille. Les esthétiques du cirque, de la *commedia dell'arte* et du music-hall se mêlent toujours avec la même efficacité, et le Prince persiste à être un Pierrot davantage par facilité comique que par nécessité.

La distribution, en partie modifiée par rapport à celle de la première reprise, qui elle-même avait été remaniée par rapport à la création, est d'une tenue tout à fait acceptable. Alain Vernhes n'a pas de mal à camper un souverain fatigué et inquiet. Le vaillant Vincent Le Texier forme un duo assez réussi avec Marie-Ange Todorovitch (qui succède à Béatrice Uria-Monzon et Jeanne-Michèle Charbonnet en *Fata Morgana*), même si la mezzo a tendance à poitriner et à surligner certains effets. Patricia Fernandez ne nous fait pas plus oublier cette année qu'en 2006, la formidable Clarice de Hannah Esther Minutillo. Éric Huchet ne possède pas la vivacité vocale et physique de l'irrésistible Barry Banks, mais Nicolas Cavallier a plus de tempérament que Guillaume Antoine.

La bonne surprise vient d'Amel Brahim-Djelloul, idéale de légèreté dans les brèves mais déterminantes réparties de *Ninette*, et de la *Cuisinière*. Après avoir dû supporter, à deux reprises, la diction pâteuse de Victor von Halem, on se satisfera de la prestation plus articulée, de Hans-Peter Scheidegger, même si le personnage perd en noirceur comique. La palme revient,

une fois de plus, à Charles Workman, à qui le rôle du Prince mélancolique convient idéalement. Le timbre clair et comme blessé du ténor américain, l'alanguissement voulu dans lequel baigne chacune de ses interventions, le charme étrange qui se dégage de tout son être, donnent à sa présence une noblesse qui reste à chaque instant poétique.

On déplore toujours les mêmes décalages dans les



L'Amour des trois oranges.

chœurs, à vrai dire assez poussifs, mais la bonne nouvelle est ailleurs : après Sylvain Cambreling, en 2005 et le plus brutal Alexander Lazarev, l'année suivante, c'est Alain Altinoglu qui est au pupitre. Et c'est une fête ! Une direction nerveuse et précise, un orchestre incisif, des timbres tranchants mais aussi de la douceur et de la souplesse quand il le faut, voilà une prestation qu'on savoure avec gourmandise.

Christian Wasselin